

Il y a, relativement à la manière dont la musique a été cultivée chez les Romains, deux opinions tellement différentes, qu'elles semblent inconciliables, et néanmoins, l'une et l'autre ont été quelquefois admises simultanément par les mêmes écrivains. D'une part, un auteur, Frédéric Schlegel, par exemple, nous dit que la langue latine est incomparablement plus musicale que la langue italienne sa fille, et que, sous le rapport de l'euphonie, la première est d'une perfection telle, que les grands maîtres du moyen-âge n'ont pas hésité à la préparer à la seconde pour la musique d'un genre élevé. Cela fait supposer qu'il s'est trouvé nécessairement, chez le peuple romain, des monumens d'une musique indigène, des chants populaires; ou, si l'on veut, quelques rudimens de mélodie aussi anciens que leur langue même. D'une autre part, le même Schlegel affirme, avec tous les historiens modernes de la musique, à l'exception d'un seul, à notre connaissance, l'Anglais Stafford, que les Romains n'ont point eu de musique nationale, originale; que tout ce qu'ils possédaient de cet art leur était venu de la Grèce, ainsi que leurs musiciens, et que d'ailleurs la musique était parmi eux l'objet d'un mépris tel que Salluste, parlant d'une dame romaine, a pu lui reprocher, *comme une indécence*, de savoir danser et chanter: *saltare et psallere elegantius quàm necesse est probæ*.

Faut-il voir là une contradiction apparente ou réelle? Nous devons penser qu'elle n'est qu'apparente, si, entre ces deux opinions opposées, un fait explicatif vient se placer, fait important et curieux, dont les historiens de l'art n'ont pas soupçonné l'existence, et dont la découverte, dans tous les cas, est due à des hommes entièrement étrangers à la musique. Or, ce fait existe. Le voici: c'est qu'il y a eu réellement une certaine époque où les Romains possédaient tous les élémens d'une musique indigène, c'est-à-dire des chants nationaux et populaires, en rapport avec la constitution harmonique de leur langue, lesquels élémens n'ont pu atteindre leur développement pour des causes que nous allons faire connaître. Il nous semble d'autant plus à propos, dans l'intérêt de l'histoire complète de l'art, de mettre les érudits sur la voie des recherches à faire à ce sujet, que, de nos jours même, on est parvenu à rétablir dans son entier le système musical de divers peuples septentrionaux, d'après des indices et des documens beaucoup moins graves.

De récentes et profondes investigations ayant mis à nu les fondemens et l'ensemble de la civilisation romaine, il a été clair pour tout le monde que la littérature, la philosophie, tous les arts qui composaient les richesses intellectuelles de la grande nation, ont été, comme on l'a dit, des plantes exotiques transportées du sol de la Grèce à Rome. Toutefois, ce peuple avait, dans ses histoires héroïques et nationales, tous les élémens d'une littérature propre. Les efforts de Caton pour ramener l'attention de ses compatriotes vers l'étude de leurs traditions primitives, dont il était lui-même fort amoureux, les mesures sévères prises par le sénat pour expulser les rhéteurs Grecs, ne purent lutter contre l'influence envahissante de la civilisation étrangère. L'invasion était menaçante; une loi plus forte que celles du sénat, et qui avait son principe dans la force des choses, la rendait inévitable. D'ailleurs, selon toutes les apparences, les antiques monumens de Rome avaient été dévastés par les Gaulois. À la première époque glorieuse des Romains, à la guerre des Samnites, époque

à laquelle remontent ces chants héroïques, ils deviennent être vivement sentis, et Tite-Live et Ennius purent dans la suite les entendre. Mais la ville éternelle ne pouvait prendre de nouveaux accroissemens, et étendre au loin ses rapports politiques, sans être contrainte, pour ainsi dire, d'engloutir dans son sein toutes les richesses, tous les trésors, toutes les lumières, toutes les erreurs et tous les vices des autres nations, qui, malgré leurs résistances particulières, furent forcées de s'inféoder à elle. Ainsi l'Océan reçoit dans ses profondeurs, avec les flots limpides du fleuve, les eaux bourbeuses du torrent.

Telles sont les causes qui s'opposèrent au développement de l'art musical chez les Romains. Ce sont les mêmes, comme on le voit, qui étouffèrent leur littérature nationale; causes funestes d'un côté, mais glorieuses de l'autre, puisque, par le déploiement de ses forces guerrières et de l'unité de sa puissante organisation sociale, Rome ne tarda pas à faire la loi au monde entier.

De tous les historiens modernes de Rome antique, nul n'a soulevé et remué avec plus de vigueur que Niebuhr les décombres des vieux siècles; nul ne les a explorés avec une patience plus persévérante, une verve scientifique plus continue. On peut dire de lui qu'il a refait l'histoire des premiers âges de Rome, comme Cuvier a refait l'histoire des premiers âges du monde, des temps diluviens et antédiluviens; avant eux, sur ces deux sujets différens, on nous avait donné la fable pour l'histoire, et ce que naguère nous appelions système, a pris rang parmi les vérités les mieux démontrées. Voici donc, pour ce qui concerne la musique des Romains, les documens épars dans l'ouvrage de Niebuhr. On nous permettra de les rassembler et de nous servir des expressions de l'auteur.

– L'antiquité des légendes romaines remonte bien au-delà du rétablissement des annales. C'est Périsonius qui, il y a environ cent cinquante ans, a émis l'opinion que ces légendes étaient transmises de génération en génération par des hymnes, et il a prouvé que l'usage de chanter aux repas, avec accompagnement de flûte, les louanges des grands hommes, existait chez les Romains. Le passage essentiel se trouve les *Tusculanes*. *Gravissimus auctor in originibus dixit Cato, morem apud majores hunc epularum fuisse, ut deinceps, qui accubarent canerent ad tibiam clarorum virorum laudes atque virtutes*. Cicéron déplorait la perte de ces chansons, dont néanmoins il ne savait l'existence que par Caton. Cependant, elles n'étaient perdues que pour l'indifférent, ainsi que les sentences d'Appius Caius. Denys connaissait de ces chansons sur Romulus. Les convives eux-mêmes chantaient chacun à son tour; ainsi l'on supposait que ces chansons, domaine commun de la nation, n'étaient ignorées d'aucun citoyen libre. Selon Varron, qui les qualifie d'anciennes, on les faisait chanter pas de jeunes garçons modestes, tantôt avec accompagnement de flûte, et tantôt sans musique: *Assâ voce (aderant) in conviviiis pueri modesti, ut cantarent carmina antiqua, in quibus laudes erant majorum, assâ voce, et cum tibicinâ* (dans *Nonnius*, 11. 70).

Selon Festus, la vocation la plus essentielle des muses était de chanter les louanges des anciens, entre autres aussi celles des rois. Ennius

les chanta et Lucrèce en fait mention d'une manière très honorable. Que celui, dit Niebuhr, qui, dans la partie épique de l'histoire romaine ne reconnaît point les chants, passe à cet égard comme il l'entendra; il sera toujours plus isolé: ici, la // 2 // marche rétrograde est impossible pour plusieurs générations.

Parmi les formes variées de la poésie populaire romaine, étaient les *Neniaë*, dont Cicéron parle dans ses *Lois*, et qui étaient des hymnes que l'on chantait avec accompagnement de flûte, pour célébrer les louanges des morts aux funérailles comme on les racontait dans les oraisons funèbres. Les *Neniaë* ne doivent point être comparées aux *Thrènes* et aux élégies des Grecs. Dans les anciens temps d Rome, on ne tenait pas compte d'une molle douleur; on ne pleurait pas la mort, on l'honorait. Il s'agit donc ici de chants de commémoration semblables à ceux qu'on récitait dans les festins: peut être même ces derniers n'étaient-ils autres que ceux qui s'étaient fait entendre pour la première fois au jour de gloire du défunt. Tout cela fait penser à Niebuhr, « que, sans le savoir, nous pourrions bien être en possession de quelques-unes de ces hymnes que Cicéron regardait comme tout à fait perdues. »

Les chansons converties en prose, qui sont appelées par nous histoire des rois de Rome, étaient de formes différentes. Elles avoient une grande étendue: les unes se présentaient comme un ensemble dans lequel il y avait de la suite; les autres étaient sans aucune liaison nécessaire. L'histoire de Romulus compose à elle seule une époque; mais il ne peut y avoir sur Numa que des chants fort courts.

Après ce qui précède, on peut s'étonner que le même historien dise que la musique des Romains, et même leurs auteurs chantans, leur venaient d'Etrurie. L'histoire étrusque, continue-t il, dansait et chantait comme nos ancêtres, au son des instrumens, dont la mesure suffisait au vers, à défaut du rythme des syllabes. Les monumens représentent par fois des instrumens à cordes, mais les flûtes étaient véritablement indigènes.

On ne doit pas certainement confondre cette musique étrusque, transportée à Rome, avec les chants héroïques des Romains, qui devaient être nécessairement des chants originaux, puisqu'ils étaient composés dans le génie de leurs anciennes traditions poétiques. Il est même démontré aujourd'hui que la musique de l'Etrurie, ainsi que ces vases élégans, appelés *vases étrusques*, étaient d'origine grecque.

Tout ce que l'on vient de lire sur l'art musical des Romains est confirmé par l'écrivain que nous avons cité au commencement de cet article. L'opinion de Schlegel se rapproche trop de celle de son savant compatriote et contemporain pour que nous hésitions à les mettre toutes les deux en parallèle:

« Dans la plupart des auteurs, dit Schlegel, qui ont le mieux connu les anciens usages et les mœurs des Romains, il est souvent fait mention de vieilles chansons nationales qui racontaient les grandes actions des ancêtres, et que l'on chantait dans les fêtes publiques ainsi qu'aux repas

des nobles. C'étaient donc dans des chants héroïques et historiques que se manifestaient les sentimens patriotiques et le génie poétique des Romains, avant qu'ils fussent allés aux écoles des Grecs apprendre l'éloquence sophistique et s'initier aux secrets d'une poésie régulière, plus savante, et, sans contredit, plus riche en ressources que la leur.»

Spécifiant ensuite les divers sujets de ces chants héroïques, l'auteur signale: 1° la naissance et la destinée fabuleuse de Romulus; 2° l'enlèvement des Sabines; 3° le combat des Horaces et des Curiaces; 4° l'orgueil de Tarquin; 5° le malheur et la mort de Lucrece, la vengeance qu'en tira Brutus, et l'affranchissement de Rome qui en fut la suite; 6° la guerre merveilleuse de Porsenna; 7° la fermeté d'ame de Mucius Scévola; et 8° plus tard, le bannissement de Coriolan, sa lutte contre la patrie, enfin la victoire que la présence de sa mère et la pensée de Rome remportèrent sur ses ressentimens.

Il est peut-être intéressant de connaître l'opinion de Schlegel relativement à l'espèce de vers sur lesquels ces chants étaient composés, et aux motifs qui engagèrent dans la suite les Romains à abandonner cette poésie et cette musique. «Avant que la poésie et la versification grecques eussent fait perdre le goût et l'habitude des chants patriotiques, ces aventures et ces histoires héroïques étaient chantées en vers simples, appelés en Italie, *vers saturnins*, à cause de l'antiquité de leur origine, vers qui, à l'ornement de la rime près, différaient peu des vers alexandrins, encore irréguliers, dont se servaient au moyen-âge toutes les nations de l'Europe. A en juger par ce qui reste encore dans l'histoire, les anciens chants héroïques des Romains avaient un caractère patriotique entièrement concentré sur la ville natale, et un esprit très propre au genre historique, malgré le mélange de merveilleux et de fabuleux qu'on trouve dans leurs annales. Il est donc facile de concevoir que la variété magique de l'*Odyssée* et la plénitude d'harmonie de l'hexamètre grec aient captivé l'oreille et l'ame des Romains, et leur aient fait perdre le goût de leurs chants patriotiques.»

Nous avons dit, dès les premières lignes de cet article, que Stafford est parmi les historiens modernes de la musique, le seul qui nous semble avoir ajouté quelque importance à ces airs populaires des Romains. Il cite même plusieurs faits dont Niebuhr et Schlegel n'ont pas fait mention, et que nous ne reproduirons pas, son ouvrage étant un livre spécial et par la même sous la main de tous les musiciens érudits. Mais on a lieu d'être surpris que son exemple n'ait pas engagé les historiens qui lui ont succédé à approfondir la même question. Si ces chants, ainsi que le pense Niebuhr, *subsistent encore parmi nous*; si au lieu d'avoir été détruits, ils n'ont été que transformés, il y a là quelque chose qui doit vivement piquer la curiosité et l'amour-propre des antiquaires et des archéologues de l'art musical. Toutefois, ils ne doivent pas se dissimuler les difficultés d'une semblable tâche. Il ne reste aucun vestige de notation latine qui remonte à l'époque des chants héroïques romains. La notation latine conservée par Boëce n'a rapport qu'à la musique grecque en usage à Rome dans les temps des empereurs.

Les découvertes de M. Perne, développées et éclaircies plus tard par M. Fétis dans son *Résumé philosophique de l'histoire de la musique*, ne portent que sur le même système musical. De plus, il est presque certain que ces chants patriotiques n'étaient point fixés par la notation, puisqu'ils continuaient la tradition orale. Or, Villoteau observe que toujours la tradition orale a été frappée à mort par l'écriture. La *Revue musicale* nous fournit à ce sujet un fait intéressant. Faujas de-Saint-Fond, rendant compte dans son voyage en Écosse et aux îles Hébrides, d'un concert qui eut lieu à Edimbourg, chez Adam Smith, auteur de la *Richesse des nations*, parle ainsi de l'effet que produisit sur lui un morceau de musique nationale exécuté par un joueur de cornemuse: «Les impressions qui faisait sur moi cette musique sauvage contrastaient si fort avec celles qu'éprouvaient les habitans du pays, que je suis convaincu qu'il faut considérer cette composition *moins comme morceau de musique que comme un monument appartenant à l'histoire. On ne trouve aucune trace de la langue écrite de ces peuples, ce qui fait présumer qu'ils consignaient les événemens qui les intéressaient le plus dans ces sortes de chants qui se transmettaient de race en race, et qui leur rappelaient des souvenirs précieux.*»

L'entreprise dont nous parlons est donc aussi épi- // 3 // - neuse [épineuse] que le but en est intéressant. Mais c'est à cause de cela même qu'elle doit exciter l'ardeur des amateurs de recherches. Quel qu'en fût le résultat, de pareilles études ne pourraient manquer de jeter du jour sur les progrès des arts et l'usage de la musique dans les temps historiques de Rome.

Le Temps, 19 mars 1836, pp. 1-3

Journal Title: LE TEMPS
Journal Subtitle: None
Day of Week:
Calendar Date: 19 MARS 1836
Printed Date Correct: Yes
Volume Number:
Year:
Series:
Pagination: 1 à 3
Issue:
Title of Article: MUSIQUE
Subtitle of Article: HISTOIRE DE L'ART. Légendes patriotiques et chants populaires des Romains.
Signature: J. D'ORTIGUE
Pseudonym: None
Author: Joseph d'Ortigue
Layout: Feuilleton
Cross-reference: